

## Débat suite à la communication de Monsieur Jacques-Yves Bellay

### Marc Michel

Je voudrais vous féliciter pour le point de vue que vous avez développé, à savoir votre problématique du « et » parce que je pense que là vous avez mis le doigt sur quelque chose de fondamental, à savoir d'un côté le monde qui a sa culture, le monde de l'hôpital, l'institution, et de l'autre la tentative d'introduire dans ce monde-là quelque chose qui pourrait être utilisé, voire instrumentalisé comme un moment agréable pour les patients et sans doute aussi pour les soignants. Vous avez bien défini l'enjeu qui est celui de produire ensemble ce monde commun dont vous parlez. Je voudrais citer un courant de la sociologie contemporaine qu'on appelle l'analyse institutionnelle développée par René Lourau, en France, ou par Mühlmann, en Allemagne. Quand on essaye de comprendre l'intervention des musiciens à l'hôpital, on peut le faire en tant qu'un objet singulier. Et dans le même temps, et c'est le message de cette sociologie particulière, nous sommes invités aussi à comprendre cet objet comme « analyseur de ». Ça veut dire que c'est quelque chose aussi qui révèle l'institution à ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est pas. Et apparaît alors l'intérêt d'une réflexion commune, parce qu'il n'y a pas simplement ceux qui sont des promoteurs de la musique à l'hôpital, d'un côté, et ceux qui les accueillent de l'autre, mais il y a fondamentalement des questions communes. C'est en cela que l'introduction de la musique à l'hôpital est analyseur des questions que pose inévitablement à l'institution hospitalière

*L'hôpital est un lieu vivant,  
ce n'est pas un lieu régi  
exclusivement par la  
souffrance.*



Photo : Nuno Saralva



Photo : Nuno Saralva

cette ouverture de culture, cette fenêtre sur un sens perdu. Je voudrais vraiment vous remercier de l'analyse que vous proposez : nous avons quelque chose à faire ensemble qui est de travailler à construire un monde de l'homme fût-il celui de la douleur, de la souffrance, de la maladie.

### Victor Flusser

Je voudrais faire un petit commentaire sur deux aspects. Vous avez parlé de la provocation. Je crois que c'est exactement de ça qu'il s'agit. Et c'est même le propre de la voix chantée, la vocation. Et c'est pour ça que nous parlons tellement du pouvoir de l'évocation que la musique a aussi. Et je pense que cette provocation dont vous parlez, elle est malheureusement, comme vous l'avez aussi dit, contrebalancée ou en tout cas souvent annulée par ce dont on parlait dans les années soixante-dix en parlant d'action culturelle, par la récupération. C'est terriblement facile de récupérer un musicien à l'hôpital : « Ah nous avons un musicien à l'hôpital, nos petits vieux ont une demi-heure de bonheur, ou nos enfants en pédiatrie, ou les mamans à la maternité ». C'est facile pour l'institution, mais c'est aussi facile pour les musiciens, parce que cela crée un équilibre. Or dès qu'une situation est équilibrée, elle n'est plus provocatrice. Elle fait le confort de l'institution et du musicien. Et c'est ce que je voulais vous dire

• Marc Michel est professeur de philosophie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

• Victor Flusser est directeur du Centre de Formation de Musiciens Intervenant à Sélégny.

Photo : Nuno Saraiva



tout à l'heure dans mes paroles d'ouverture : « quand ça marche, ça va mal ». Parce que quand ça marche trop bien, on n'est plus en état de provocation de nous-mêmes, on n'est plus en

inconfort. Tout ce que Monsieur Bellay a dit doit nous faire avancer dans le sens de ne pas accepter le confort, de ne pas accepter que « ça aille ». Pour moi, si « tout va bien », c'est qu'il y a des problèmes. Cela ne peut pas simplement, je dirais « confortablement » couler sans questionnement parce que la confrontation des deux systèmes et toujours questionnante, complexe et toujours à un certain degré « inconfortable », mettant en question les équilibres et les apparentes évidences des deux systèmes. La culture et l'hôpital s'illuminent mutuellement, se questionnent, se provoquent et se permettent d'avancer.

### Albert Schnebelen

J'ai été assez frappé ce matin, en particulier par la définition du président François-Xavier Cuche : « L'hôpital est un lieu de souffrance et d'épreuve ». Je voudrais vous amener à plus d'optimisme et de dynamisme. L'hôpital est un lieu d'espoir. Et l'hôpital, même en longue maladie, améliore la vie dans bien des cas. J'ai donc été un peu choqué par cette évocation de la souffrance et de la douleur. J'ai trente ans de carrière derrière moi. J'ai un grand espoir et un grand dynamisme. Et mon grand plaisir est de voir un élève d'une grande école qui, il y a vingt ans, était en arrêt respiratoire et cardiaque à sa naissance.

• Albert Schnebelen est chef du service de pédiatrie du Centre Hospitalier Sainte Catherine de Saverne

### Jacques-Yves Bellay

Je vous remercie docteur. Il faut se méfier des mots. Quand Monsieur Flusser dit : « Quand tout va bien, c'est que ça va mal », en ce moment, on a envie parfois que ça aille bien ! Il faut se méfier des mots. Il faut prendre le temps de réfléchir à tout ça et c'est la même chose pour « l'hôpital, lieu de souffrance ». Ce n'est pas vrai. L'hôpital est un monde, une culture, un lieu de joie, de souffrance, où des hommes et des femmes vivent. Mais aujourd'hui l'hôpital est totalement soumis à des règles de protocole et de procédures, on fonctionne à coup de « logigrammes ». C'est tout à fait nécessaire mais je constate que ça ne pose de questions à personne de réveiller quelqu'un à six heures du matin pour lui faire

une prise de sang parce que c'est l'équipe de nuit qui fait les prises de sang et pas l'équipe de jour. Je constate que ça ne pose de question à personne de faire manger les gens à cinq heures le soir, même dans des hôpitaux où

*La culture et l'hôpital s'illuminent mutuellement, se questionnent, se provoquent et se permettent d'avancer.*



Photo : Nuno Saraiva

*Je constate que ça ne pose de question à personne de réveiller quelqu'un à six heures du matin pour lui faire une prise de sang parce que c'est l'équipe de nuit qui fait les prises de sang et pas l'équipe de jour.*

il y a des chartes du patient hospitalisé qui sont affichées partout... Cet univers-là est un univers particulier sur lequel il faut veiller avec attention pour qu'il ne soit pas contreproductif par rapport aux gens qu'il reçoit. Mais en même temps c'est un lieu vivant, ce n'est pas un lieu régi exclusivement par la souffrance. ■